

Bulletin de liaison novembre 2024

La lettre qui relie les Académiciens

Editorial de Marc Bélit

Lisant et relisant les sublimes poèmes de Georges Saint-Clair, qui fut un de nos grands prédécesseurs à l'académie et dont nombreux d'entre vous entretiennent la mémoire, lisant donc, non seulement les phrases, mais la paix qui s'étend autour d'elles et les échos d'un monde qui n'est plus, un monde de silence, de vacarmes aussi (nul n'oubliera le fracas des grandes guerres) on mesure mieux le prix que représente l'abri provisoire, que peut donner une salle de classe où l'on médite dans la proximité des Pyrénées. Ce silence qui rassure et le commerce de quelques amis qui permettent les confidences, cela suffit pour avoir le sentiment que ce que l'on écrit ne tombe pas dans l'oreille d'un sourd. C'est tout cela l'abbé Bégarie, lequel choisit un jour le pseudonyme de Saint-Clair qui fait que sa voix nous parle encore au travers de ses recueils publiés pour la plupart chez Altantica.

Merci à Jacques Le Gall de nous remettre dans l'oreille ces vers qui, comme ceux de Toulet ont dit sur le Béarn ce qu'il y avait à dire et montré comment un tempérament peut s'accorder à un climat, à un paysage et à un état intérieur qui est capable de faire musique avec nos mots les plus simples. (on lira dans ce numéro ce qu'en dit également Paul Mirat)

SOMMAIRE

- 1 L'éditorial du Président
- 6 Et si l'Académie de Béarn n'était qu'un partage ?
Eric Gildard
- 13 Quand les pierres parlent
Jean Cazanave
- 15 Quand on vient déranger la légende des Amants
Patrick Voisin
- 21 René-Marie, Ernest, Paul et les autres : l'Académie et les artistes
Marc Ollivier
- 24 Finances publiques : où va-t-on ?
Thierry Moulounguet
- 25 LE « PASS CULTURE »
Marc Bélit
- 28 Complexe d'infériorité, sentiment et « transfuge de classe »
Marie-Luce Cazamayou
- 31 La quinzaine du centenaire

Un monde ancien

Grèves d'automne 2005

Peu enclin aux connivences
De l'Octobre à son déclin,
Un geai vrille avec ivresse
La futaie d'un monde ancien

Qu'il m'est doux ce jour de grève
Sans moteurs - trains ni autos -
D'arbre en arbre recommence
Le silence d'un château

Et voici que mon horloge
Perpétue à pas ballants
Les sons du grand livre d'Heures
Dont on labourait les champs.

(Sidera somnos, p. 93)



Séance de l'assemblée générale à l'Académie de Béarn le 28 octobre 2024 (photo P.Peyré)

Suite...

Après cela le fracas du monde, nos passions et nos occupations, nos disputes et nos énervements, bref, ce qui nous rend vivants et nous engage à agir au mieux de nos possibilités, tout cela me revenait en mémoire, après la belle assemblée générale que nous avons connue où enfin les Académiciens présents occupaient tous les fauteuils disponibles. N'était-ce pas la meilleure preuve que l'entreprise qui est la nôtre s'installe dans la durée et se reconnaît dans les projets qui sont les nôtres.

Je ne manquerai donc pas d'évoquer devant vous ou plutôt de reprendre le déroulé de ceux-ci sous forme de fiches de presse qui ont été rédigées par Jean Marziou lesquelles vous invitent les uns et les autres à « faire corps » par votre présence active partout où nous allons intervenir dans cette décade de prodigieuse qui se situe entre le 20 et le 30 novembre afin de manifester publiquement la vitalité et le rayonnement et de notre Académie.

*

Pour en revenir à l'assemblée générale qui nous occupa le 28 octobre (et dont vous recevrez en temps utile le compte rendu), une grande partie de notre réflexion nous permet d'aborder la question du passage à l'honorariat que notre règlement intérieur prévoit pour ceux qui, comme j'ai pu le dire, se trouvent trop éloignés pour pouvoir participer activement à nos activités, ou encore malades ou aussi - il faut avoir le courage de l'évoquer - ne manifestent plus guère d'intérêt pour nos activités, au point de ne

paraître jamais ni de régler leur cotisation depuis des années, de passer dans cette catégorie de membres. Pour le cas des premiers, à l'évidence nous suivrons leur souhait, il est hors de question de donner à quiconque l'impression de l'inviter à quitter le cercle s'il ne le souhaite pas et se conforme aux dispositions qui en règlent l'existence et en particulier par le paiement de la cotisation qui est la preuve d'adhésion la plus simple.

À ce point de notre réflexion, on en ajouta une autre. Nos activités certes, valorisantes et de nature à nous souder plus activement ont une conséquence, c'est que projetées dans la durée, dès, lors qu'on les pérennise (comme le Prix Marguerite de Navarre de la nouvelle par exemple), celles-ci ont un coût. Par ailleurs l'entretien de notre siège social si beau si confortable (situation que l'académie, n'a guère connu dans son histoire) implique des charges de fonctionnement et d'entretien que le seul montant des cotisations ne sera plus de nature à équilibrer si nous restons dans l'état où nous sommes.

Il est donc urgent pour cette raison, mais aussi pour la dynamique de l'académie, que nous puissions faire rentrer de nouveaux membres, plus jeunes de préférence, plus actifs parfois, féminins autant que faire se peut, pour pouvoir tout simplement durer.

À ce niveau du raisonnement, il nous a fallu expliquer et convaincre en insistant sur le retour de l'esprit des fondateurs fait de bienveillance, - mais il faudrait sans doute réactiver le vieux mot de « bienveillance » pour dire mieux les choses - lequel signifie la bienveillance sans calcul ou plus exactement sans interruption. Il est toujours délicat de s'attribuer des vertus à priori et comme le reste, la bienveillance se prouve et demande un effort. Il m'a semblé cependant que tous aspiraient à cela, quels que fussent les éclairs et les orages passagers qui relèvent du tempérament mais pas forcément de dispositions pérennes. C'est pourquoi il m'a semblé nécessaire d'accompagner cet appel à la bienveillance par celui du pragmatisme qui signifie simplement la prudence et l'anticipation. Pour être clair, si nous étions 40 membres actifs cotisants (et je laisse de côté ceux qui, n'étant plus actifs s'acquittent néanmoins d'une contribution solidaire avec notre académie), nous aurions environ 10 000€ de cotisations et davantage encore en comptant tous nos membres et serions plus assurés de notre stabilité financière. Je n'y reviens pas, mais ces deux mots : « bienveillance et pragmatisme », repris en conclusion par notre ami André Dupleix qui nous a fait l'honneur et l'amitié d'être présent résumant assez bien l'esprit de notre assemblée ramenée à l'essentiel. Je veux y voir le pacte qui doit nous souder.

Mettant après cela en pratique, nous avons eu le plaisir de soumettre au vote la candidature de quatre personnalités d'importance : monsieur Olivier Donard savant, membre de l'Académie des sciences de l'Institut, monsieur Denys de Béchillon constitutionnaliste renommé, monsieur Jean-Michel Fauquet artiste plasticien reconnu, et monsieur Loustalot-Forest personnalité du barreau et de la politique. En somme, la science, le droit en ses deux aspects de normes et de pratique et l'art contemporain, ont par leurs représentants rejoint par le vote positif, notre assemblée. La réception solennelle de ces membres aura lieu au début de l'année prochaine.

Impromptu d'automne

L'automne prend des sons
D'étoffe sous la pluie
Il bouge un petit vent
De boussole endormie

Un tic-tac d'alphabet
Accompagne l'horloge
Octobre à pas anciens
Revient de tous côtés

Le vent ferme la porte
Tout devient intérieur
« Du haut en bas » chantait
Le cri du ramoneur

Et l'âme du soufflet
Sous son poli d'ébène
Mélange son haleine
Au vent de la forêt.

(Sidera somnos, p. 72)

Et si l'Académie de Béarn n'était qu'un partage ?

Eric Gildard



Nous sommes le 12 avril 1925, dans sa rustique salle à manger éclairée par un âtre flamboyant Charles de Bordeu vient de clore un long article destiné à l'Académie de Béarn qui lui avait demandé de parler de l'Âme Béarnaise. Son long plaidoyer débuté avec ce souhait : « ***Il nous faut croire en nous-même afin de séduire...*** »

Douze jours plus tard, les coteaux de Castétis s'en souviennent encore, le 24 avril 1925 précisément, Pierre Lasserre devenait – Au château Henry IV à Pau - le premier Président de l'Académie de Béarn avec Gaston Mirat comme trésorier et le Docteur G. Sabatier comme secrétaire... Léon Bérard et Louis Barthou n'étaient pas loin, ni Charles Moureu, Francis Planté, Charles de Bordeu, Tristan Derême ou encore Simin Palay...

Nous sommes un peuple de paysans...

Pierre Lasserre : « *Nous voilà classés... gens de tradition attachés à nos Us et Coutumes, à toutes les nourritures héréditaires, au sol, à la maison...* ».

Voilà un président qui réunit à merveille, en souriant, l'épanchement et la réticence, l'indépendance avec la souplesse, la bonne humeur avec la prudence en éveil, l'habileté dans les marchés et les affaires avec l'honnêteté qui est séante...

Le partage de la terre...

Nous sommes un peuple de Paysans dit Pierre Lasserre... Oui, répond Charles de Bordeu, dans la Revue de Béarn de 1925, « de paysans parfois mal jugés, qui accusent avec plus de force, dans leur relief et leur naïveté pittoresque, tous nos traits de famille émoussés dans le monde et corrigés là par l'éducation, par un souci plus délicat de l'honneur, ou tout au moins voilés sous les formes d'une politesse mieux exercée... Nous Béarnais, nous sommes sociables et bien disant, fort obligeants... Les relations sont chez nous sans morgue et conséquemment sans servilité, de par le naturel, de par aussi la médiocrité des fortunes, qui rend plus sensible à chaque instant le besoin que nous avons les uns des autres et, je le crois aussi, selon une vieille habitude de liberté passée dans notre sang car le Béarn fut

libre ! J'aurais à énoncer bien des noms, des œuvres déjà grandes ou grandissantes, en tous Champs d'action et de pensée. Il est à remarquer que nos compatriotes, un peu indolents chez eux, satisfaits là d'un petit bien-être et d'un petit état de repos, étonnent dès qu'ils se sont transplantés. Leur activité en est décuplée, leur esprit étincelle ; ils font face à tout ce qu'ils entreprennent, aux difficultés et aux exigences, aux plus héroïques et durs travaux : saluons ceux qui prirent le plateau de Craonne !... Ce génie n'a-t-il pas à grandir ?... Si imposante que soit déjà l'œuvre, il me semble que ce que nous avons accompli, savants, hommes d'État et artistes divers, écrivains et poètes, n'est qu'un essai de nous-mêmes, la promesse ou le présage assuré de quelque enfantement souverain, et qu'une terre si illustre et si belle mérite son interprète royal... » - Charles de Bordeu ajoute : « *Voici ce que j'écrivais récemment d'elle à propos de Platon. N'ayez pas peur ! N'est-ce pas ici qu'il le faut lire et Virgile avec lui, et cette Mireille que souvent je m'imaginai voir éclore et courir, par nos prairies béarnaises, à quel qu'autre Vincent, tout ce qui est simple et pur ?... La splendeur tempérée des Dialogues s'apparente, selon l'affinité dans le sublime, aux lignes simples et grandioses de ces campagnes, ordonnées suivant le plaisir des yeux pour le charme de l'âme, tant la beauté en est eurythmique et la majesté calmement sereine... quand la lumière, comme il arrive aux beaux jours, enveloppe la terre matinale et semble entrer en elle par tous ses pores, jusqu'aux sources des eaux, cette lumière est si belle qu'elle s'unit à l'intelligence. A tout le moins, elle sollicite. Elle propose la contemplation, royale et familière à la fois, par où l'on prend possession du monde en s'adaptant à ses harmonies... La contemplation est persuasive. C'est donc sans effort que l'on s'élève, ainsi qu'il est voulu dans le Phédon, de l'admiration dans l'allégresse vers la raison la plus magnifique qui puisse se trouver pour chaque chose, comme à celle qui est vraie ! Et comme y convie Diotime encore, en cette fin du Banquet dont la sagesse paraît inspirée, on croit voir, et j'en fus ébloui plus d'une fois, à cette clarté des grands jours calmes, une splendeur dont leur effusion n'est que l'ombre se superposer devant l'œil de l'âme, aux formes sensibles leur idée mère et la Beauté à soi comme élément... Voilà vraiment ce qui transparait et qui m'a ravi souvent le cœur, à la lumière dont elle est aimée, devant cette beauté de ma terre. Je n'y vis point de nymphes attiques, encore que je n'en serais pas étonné. Ces beaux lieux les appellent... Mais, par instants, près des eaux très pures et sous les feuillages inclinés du bord, avec la face aux graves yeux de Cybèle, le sourire de Vénus Uranie ! »*



Pierre Peyré et Louis Laborde-Balen après une séance de l'Académie (photos E.G.).

Le partage de l'esprit...

Le président Lasserre quant à lui, déborde d'un esprit percutant comme dans son livre « Le Romantisme Français » : *Peut-être cette méditation sur le temps présent, conduira le lecteur jusqu'à reconnaître que les vents, les courants, les honneurs, les flatteries publiques et la popularité, loin de se diriger selon le vœu des esprits droits et des âmes saines, favorisent des mouvements de décomposition politique, intellectuelle et*

sentimentale, profondément apparentés à ceux dont le nom de Romantisme désigne la source commune... Mais il écrit aussi : « Quelles douces heures ! S'asseoir un beau livre en main sous de massives futaies... Je garde de ces longues heures de méditation et de poésie un souvenir délicieux... » Il nous offrira ses tourments sur la musique mais aussi plus politique sur : « le divorce fou de la justice et de la patrie » ...



Le verre de l'amitié au parlement de Navarre avec Monseigneur Robert Sarrabère, Monseigneur André Dupleix, Michel Roques et Jean Arriau (Photo E.G.)

Le partage de l'histoire...

Pour cela nous n'avons que l'embarras du choix car en chaque membre de l'Académie de Béarn sommeille un historien... Certes plus proches de nous le professeur Tucoo-Chala avec ses formidables recherches sur Gaston Fébus mais aussi l'immense travail de mon parrain Christian Desplat... Pourtant – à cause de sa naissance à Orthez ? – c'est à Charles Blanc, académicien le 17 mars 1984, que je prends quelques citations pour enrichir mon propos : « *Si 1984 a fait redescendre sous terre le Céleste Empire avec l'Année du Rat, elle est, au contraire, pour la Souveraineté de Béarn celle du quatrième centenaire de l'ascension de son Prince vers le Trône de France et celle du soixantenaire de la renaissance de l'Académie de Béarn. Quand l'on connaît la valeur des liens du « lait » en Béarn, puisque nos pères sont allés jusqu'à mettre deux vaches dans leur blason, vous ne serez pas étonnés que nous citions lou Nousté Henric... »*



A la tribune du Parlement de Navarre passage de relais entre le Président Marc Bélit et Christian Desplat (photo E.G.)

Le partage des émotions...

Poursuivons : nous sommes à Siros. Sous l'immense chapiteau la foule se presse. Je suis sur une chaise au premier rang, je viens écouter et voir, comprendre et apprécier... Nous sommes en 1967, c'est le premier festival de la chanson béarnaise... 15000 à 20000 personnes présentes pour ce moment que je ressens comme exceptionnel.

La presse titrera : un festival au cœur de la culture béarnaise... Et plus tard en attendant d'analyser ce « phénomène » : « *Comme si le bien parler et le bien chanter, formaient les piliers de l'identité béarnaise* » ... J'entends encore les chants de tous ceux qui sont descendus de la vallée d'Aspe et de celle d'Ossau... Comme des cascades, des roulements de galets dans les gaves... Comme des murmures d'un pays qui souffre mais qui chante... qui sait se réunir et se tenir par les épaules, par la taille... qui sait à l'occasion lever et le verre et la voix...

Siros ! Mais comment est-ce possible ? Comment tant et tant d'hommes et de femmes, de jeunes et d'enfants peuvent-ils ainsi chanter... Chanter « juste » ... Le chapiteau est traversé de frissons, nous avons la chair de poule, et des yeux brillent de larmes et de plaisir... Etrange réunion d'autant d'inconnus qui communient, qui se regardent comme des Amis, des parents... Est-ce cela une grande famille ? Tous les élus « importants » sont là. Quels que soit le parti... Ils se parlent, ils se côtoient, ils s'embrassent... Puis sur l'« Empont » monte un animateur... il est Académicien, il va en quelques secondes en mélangeant le « patois », le Béarnais et la langue française faire chavirer de bonheur un public acquis à l'humour, à la gasconnade... Il brocarde les politiques, se moque des gens qui viennent de la Capitale avec leur accent... les donneurs de leçons et ceux qui mangent du bout des lèvres ! Il fait vibrer la corde sensible de tous ces humbles paysans au travail difficile et à la reconnaissance oubliée, en défendant le berger, les vigneron et les fermiers aux belles vaches béarnaises... Avec élégance et verve choisie l'animateur qui porte un nom adapté



Reçue à l'Académie par Pierre Peyré en 2001
Marie Luce-Cazamayou est élue titulaire le 12
novembre 2016 avec les compliments du
Président Marc Bélit. (Photo (E.G.)

aux circonstances celui de deux villages associés n'est autre qu'Alexis Arette-Lendresse... Celui qui avec Robert Chandernagor, André Mariette, Jacques Hounieu, Louis Mandère, fut à la création du Festival... Tant d'autres Académiciens sont venus et viennent encore : Jean Arriau, Louis Laborde Balen, et ses inoubliables reportages, François Bayrou, Guy Ebrard, Pierre Peyré, J.F. Saget, J.F. Bége, Marie-Luce Cazamayou... etc.

Sénèque quant à lui aurait pu s'inviter au spectacle, à la fête pour ces propos sur les bienfaits du partage : **« C'est l'art de donner et de recevoir. »** Ce qui convient parfaitement à l'Académie... Il explique en quoi le bienfait est un liant dans la société car il implique une réciprocité, non une dette... mais il dit aussi combien il est difficile de savoir l'accepter,

s'appuyant sur des exemples mythologiques et historiques. *Ce bienfait qui dispense de la joie et en procure à son auteur. C'est un acte spontané, fruit d'une inclination naturelle... et peu importe ce qu'on fait ou ce qu'on donne. Ce qui compte, c'est l'esprit dans lequel le geste est fait.* » Ce bienfait qui exclut toute idée de retour, convient si bien à Siros et à cette grandiose manifestation de partage... Siros dont les responsables affirment que la manifestation est le rendez-vous incontournable de la culture béarnaise...

Le partage du savoir...

« La République des Pyrénées » — Lundi 15 février 1971 — Page 3

PAU ET DEPARTE

Samedi en l'Hôtel de Ville de Pau, MM. Henri MOUREU et Félicien PRUÉ ont été solennellement reçus à l'Académie de Béarn

A la faveur d'une séance publique tenue samedi après-midi, à 17 h, 15, en la salle du Conseil municipal de l'Hôtel de Ville de Pau, MM. Henri Moureu et Félicien Prué ont été reçus à l'Académie de Béarn.

Les personnalités
Le président Raymond Ritter était entouré de MM. Louis Sallenave, maire de Pau; Plantier, député; Maurice, ancien préfet; Raoul Verges, les chanoines Louga et Sorre; MM. Maurice, inspecteur général honoraire de l'Éducation nationale; le docteur Cauda, MM. Arrette-Lendresse, Georges Coustal, Bayaud, Leblanc et le docteur Anthony.

Dans l'assistance, on notait la présence de MM. Sibar, sénateur; Guy Ebrard, André Labarrière, Gérard Gaston, Barreyra, Lamarque d'Arroual, Cully, Jean Labarrière, Mme Frérent, conseillers généraux; Paillé et Deltell, députés au maire de Pau.

MM. Robert, procureur général de la République; le général Saunier, chargé de mission à la Protection civile; MM. Diaret, président des Amis des Jûrs; Tucoo-Chala, président de la Société des Sciences Lettres et Arts; le docteur Labau, président de la Section Paloise; MM. Gallison, président de l'Alliance Française; Radix, professeur du Lycée technique Saint-Cricq; Baccot,...

Maitre Ritter « Hommage à Corisande »

M. le Professeur Henri Moureu: « Oloron et ses enfants célèbres »

Ensuite, M. le professeur Henri Moureu, membre de l'Institut de France (Académie des Sciences) et de l'Académie internationale d'astrophysique, directeur de l'École Française des Hautes Études, prononça son discours de réception.

Après avoir rendu hommage à son professeur, le docteur Jean Larrieu, « cet amoureux de la Grèce, enseignant des bienfaits prodigés par la médecine », le professeur Henri Moureu affirma son attachement à la ville d'Oloron le « vieil Oloron » immortalisé dans « la légende des siècles », de Victor Hugo, puis par Alfred de Vigny, alors capitaine d'infanterie dans « Serritordes et grandeurs militaires » et « Saint-Mère ». Le professeur Moureu rappela encore qu'Oloron avait donné naissance à Bernard Pallassou, correspondant de l'Institut; Labarraque, chimiste renommé, qui mit au point la formule de l'eau de javel et enfin Louis Barthou, avocat béarnais, président du Conseil, « sans oublier la découverte de nos armées à la veille de la grande guerre et faisant adopter la loi des 3 ans de service militaire. Le pays lui doit une reconnaissance...

M. Félicien Prué: « L'amour de la terre béarnaise »

Enfin, M. Félicien Prué, conseiller général du canton de Lagor, suivit, parce que comptent et payant de sa personne, il a rempli par la suite d'importantes missions pour le compte de la Défense nationale.

Devenu maire d'Abidos et l'étant resté durant 18 ans, il a pu mesurer ce que l'administration avait de complexe et de bon. « lorsqu'elle conduit à élever le niveau de vie des citoyens », M. Prué se souvient de cette réaction, un soir à Lagor, avec Louis Barthou. « Il s'identifiait parfaitement avec la République. C'est Félicien Prué, on ressent avant tout l'amour de son Béarn, qu'il s'efforce de défendre à chaque instant et c'est précisément le défenseur du patrimoine mais avec fierté. « Mon pays est véritablement parfait », Paul Jean Toulet, amoureux de nos sites, de nos champs, de nos bois, de nos montagnes, qui avant de nous quitter affirmait: « Ce n'est pas d'être de mourir et d'aimer l'air de choses... »

C'est Félicien Prué, on ressent avant tout l'amour de son Béarn, qu'il s'efforce de défendre à chaque instant et c'est précisément le défenseur du patrimoine mais avec fierté. « Mon pays est véritablement parfait », Paul Jean Toulet, amoureux de nos sites, de nos champs, de nos bois, de nos montagnes, qui avant de nous quitter affirmait: « Ce n'est pas d'être de mourir et d'aimer l'air de choses... »



Maitre Ritter durant son exposé sur Corisande d'Andoins

Hôtel de ville de Pau (article de la République des Pyrénées du 15 février 1971) Maitre Ritter rend hommage à Corisande d'Andoins à côté du Maire de Pau Louis Sallenave.

Nous pourrions, si c'était utile à notre démonstration, mettre en évidence d'autres « Partages » mais terminons, sans doute, par le plus important: celui du Savoir, de la connaissance, dont la transmission va bien au-delà du partage !

Dans le sillage de Louis Barthou et Léon Bérard des noms illustres sont venus apporter leur concours: l'Abbé Brémond, de l'Académie Française, Charles Moureu, professeur au Collège de France, membre de l'Académie des Sciences et de Médecine, Francis Planté, musicien, le professeur Doleris, Président de l'Académie de Médecine, Charles de Bordeu et Tristan Derème, hommes de lettres, Simin Palay le félibre, Ernest Gabard, le sculpteur, parmi tant d'autres. Comment ne pas ajouter – mais chacun pourra compléter la liste: Raymond Ritter, historien, Pierre Tucoo-Chala, historien, son élève le professeur Christian Desplat, historien, le docteur Guy Ebrard, Paul Mirat, Francis Jammes... Des dizaines et des dizaines de membres sont venus grossir les rangs de l'Académie jusqu'à l'arrivée du président actuel Marc Bélit et les membres du bureau: Pierre Peyré, Etienne Lassailly,

Marie-Luce Cazamayou, Jean Arriau, Philippe Arraou, Jean Marziou, Marc Ollivier... Patricq Voisin.

Comment évaluer le potentiel historique, culturel, artistique, social, scientifique, intellectuel... etc., passé et présent, de tels apports offerts au « peuple » Béarnais mais aussi bien au-delà évidemment ! Je repense à ce qu'écrivait Benjamin Crémieux en 1924 au moment de la création de l'Académie, qui cette année-là, publie dans la *Nouvelle Revue Française* la première étude connue sur *l'œuvre de Proust* en pensant sans doute à ses amis écrivains qui se rencontrent à Hossegor, Jean Prévost et Ramon Fernandez : « *Je m'intéresse dans l'homme surtout à ce qui est modifiable et aux moyens de le modifier : entraînement, ascétisme ou coutume. Les problèmes de l'invention et de la mémoire me semblent les plus passionnants. L'idée peut-être à laquelle je tiens le plus, c'est qu'il faudrait se connaître seulement par ses résultats, comme un témoin constant et désintéressé...* »

Un partage : « constant et désintéressé » ...

Cette simple et très incomplète énumération, n'a eu pour moi qu'un seul objectif, celui de montrer que l'Académie de Béarn n'est en définitive que « PARTAGE », comme un point qui à l'horizon brille par-dessus gaves et plaines, bois et bosquets, pour venir frapper de son empreinte le pic des Pyrénées... qui en écho, nous offre un « PARTAGE », un guide, un berger, comme une invitation philosophique à rassembler les hommes qui souhaitent le bien de l'humanité



Photo à l'Hotel de Gassion siège de l'Académie : Eric Gildard en compagnie de Guy Ebrard, ancien président de l'Académie de Béarn et député-maire d'Oloron-Sainte-Marie.

L'Arche d'octobre

Des haubans de bois noir quadrillent la croisée.
Avec son eau qui bout, ses déclics de plumier,
L'arche d'octobre est là bien close et calfeutrée,
Comme il fait bon ! Voici très Braque en leur présence
De gris-bleu militaire et de paresse ambrée
Ma pipe et son tabac. Tout revêt un silence
Qui va de l'abondance à la noisette usée.

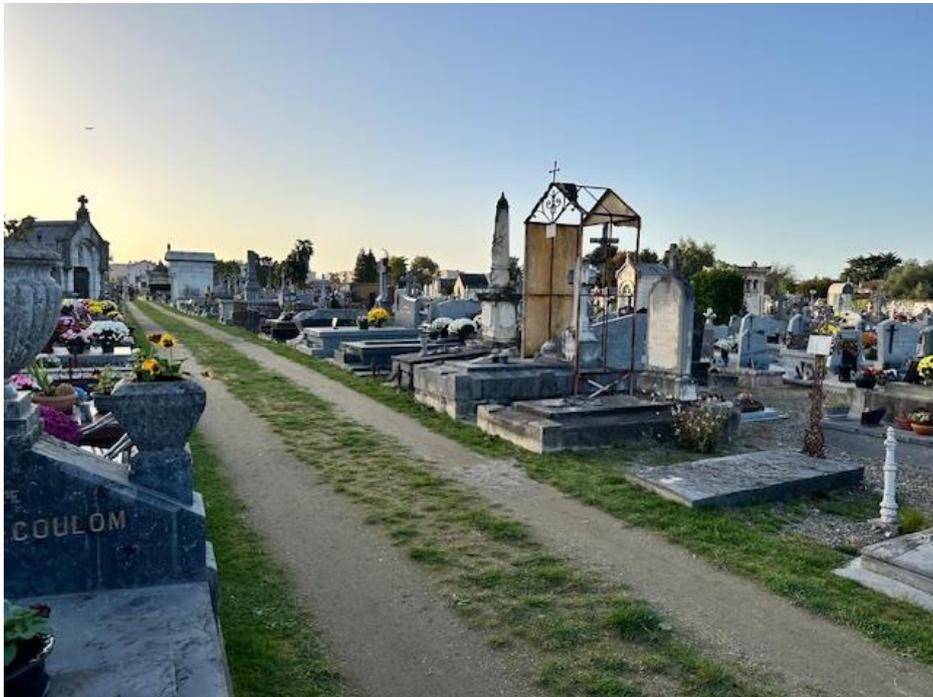
Il pleut.

L'automne redescend l'échelle des futaies.

(Pupitre, L'Arche d'octobre, p. 37)

Quand les pierres parlent !

Jean Casanave



Le vieil homme a longé la rue déserte du village à pas lents et mesurés, aidé de son fidèle bâton. Il pousse maintenant le portail grinçant du cimetière. Il n'a pas besoin d'aller bien loin pour visiter « ses morts ». Ils sont là, allongés sous la pierre, au milieu des vivants. D'un côté de rue, la place dite publique, celle des « survivants » ; de l'autre, celle des absents qui imposent encore leur présence à la fois muette et éloquente à tous les oublieux du premier « devoir de mémoire ».

L'ancien remonte l'allée. Il se souvient de l'impression figée et glaciale laissée par les cimetières urbains semblables à des immeubles couchés, alignés au cordeau, bien rangés. Ici, dalles disloquées, inscriptions effacées, fleurs flétries, herbes sauvages et impolies manifestent encore la résilience de la vie. Les croix plantées sur chaque concession ravivent un passé religieux souvent nébuleux. Au fait, (concession ?) qui concède quoi ? Les habitants actuels auraient-ils la prétention de concéder un peu de place à celles et ceux auxquels ils doivent tout ? Le vocabulaire civil manque vraiment de reconnaissance ou, pour le moins, de délicatesse !

L'homme se dirige maintenant sans hésiter vers la tombe familiale. Il égrène, une fois de plus, les prénoms de celles et ceux qui l'ont ici précédé. Il se permet de les interpeler familièrement comme s'ils étaient là, autour de lui. Il leur fait part de ses soucis, leur confie ceux de leurs descendants.

Pourquoi se laisse-t-il aller à ce genre d'incongruité ? Parce que l'habitude séculaire des chrétiens a voulu que l'on édifie l'église au centre de « la vie vivante » et que l'on réserve la place des morts autour d'elle. Ceux-ci seront ainsi aux premières loges pour franchir la porte de la Vie lorsqu'elle s'ouvrira pour eux.

L'on peut sourire de cette théologie trop imagée et imaginée. Mais l'essentiel est dit et inscrit sur la carte des symboles : La mort n'est pas l'exil définitif d'une vie enterrée, enfermée dans un cube de béton ou une urne bien scellée. Elle est passage entre les mains du divin obstétricien qui nous accouchera d'un être nouveau à « son image et à sa ressemblance ». « Il te faut naître à nouveau, Nicodème ! »

Presbytère 1905

Vers l'an 1905 curé de Castétis ou de Sainte-Suzanne
Jammes, qu'il m'aurait plu de t'accueillir au temps
Où dans les parcs mugit l'octobre des romans
Tandis qu'il pleut toujours et qu'alourdis d'argile
T'induisent tes souliers vers tropicalement,
Les pas dont Bernardin s'envasait dans les îles.

Tu parles le feu brille et la bouilloire geint
Ton fusil verrouillé repose sur mes livres
Tu traques, l'œil chasseur, la flaque d'un étain
Et de cannelle aussi je tisonne ton vin

Jammes, te souvient-il lorsque l'antique vent
Hante dans le grenier un autre *Saint-Géran*
Qui gémit jusqu'à nous à travers son poutrage
Et nous deux restés là – fraternel équipage
Dont le songe prolonge en espaces marins
Ses ivresses de pipe....
Que faire sinon rien
En écoutant le vent de l'océan Indien.

(*Sidera somnos*, p. 94)

Quand on vient déranger la légende des Amants

Une autre histoire de Teruel : Patrick Voisin

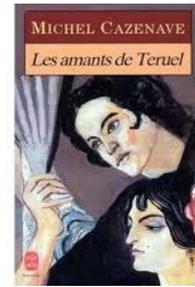
Trouvées sur une brocante en Espagne, ces deux carafes se présentent de prime abord comme des cousines des pichets Jacquot et Jacqueline de nos terroirs. Mais c'est l'élégance qui les caractérise, loin des profils ventrus. En fait, la réponse vient rapidement lorsqu'on lit la signature du céramiste Domingo Punter de Teruel, spécialiste des céramiques de style roman espagnol du XIV^e siècle au dessin très simple et utilisant deux couleurs : le brun-violet-noir de manganèse et le vert de cuivre, influence mauresque présente en Aragon où s'est développé l'art *mudéjar* des musulmans autorisés à rester en Espagne après la *Reconquista* et à conserver leur langue, leurs coutumes et leur religion.



De l'histoire à la légende

Si l'on imagine un couple à partir de deux figures assez semblables, il ne peut s'agir que des célèbres (mais pour qui aujourd'hui... sauf en Aragon et chez les initiés !) Amants de Teruel. Et s'il est normal que leur légende ait inspiré de nombreux poètes, dramaturges et musiciens en Espagne, dès 1619, dont Tirso de Molina en 1635, l'auteur du mythe de Don Juan, il faut savoir que notre pays ne pouvait non plus ignorer ce couple légendaire entre 1960 et 1980. L'année 1962 est celle du film de Raymond Rouleau *Les amants de Teruel* primé à Cannes (Grand prix de la commission supérieure technique du cinéma français) ; et le film est accompagné d'une chanson chantée par Édith Piaf, dont le texte est du parolier Jacques Plante et la musique du compositeur grec Mikis Theodorakis : « L'un près de l'autre / Se tiennent les amants / Qui se sont retrouvés / Pour cheminer côte à côte /

Retrouvés dans la mort / Puisque la vie n'a pas su les comprendre / Retrouvés dans l'amour / La haine n'ayant pas pu les atteindre (...) L'un près de l'autre / Ils dorment maintenant / Ils dorment, délivrés / De l'appréhension de l'aube / Se tenant par la main / Dans l'immobilité de la prière / Renouant leur serment / Dans la tranquille éternité des pierres ». En 1978, c'est Michel Cazenave qui consacra à cette légende son roman *Les Amants de Teruel* paru chez Albin Michel. Depuis ? Plus rien. Les mythes ont changé d'âne, dirait-on dans le Sud-Ouest.



Ces amants de Teruel sont deux personnages légendaires : Juan Diego de Marcilla et Isabel de Segura, morts en 1217, qui s'inscrivent dans la lignée des amants réunis par la mort, de Tristan et Iseult à Roméo et Juliette. Car l'histoire de nos amants de Teruel présente de nombreuses similitudes avec celle des amants de Vérone : histoire tragique d'une union impossible en raison de la lutte entre deux familles nobles ennemies et célébration culturelle de cette histoire tous les ans à Teruel comme à Vérone. Cette histoire qui n'est pourtant pas aussi mondialement connue n'est-elle pas d'autant plus émouvante encore qu'elle est vraie, car c'est une histoire réelle devenue légende au sens étymologique (« que l'on doit lire »). Diego et Isabel ne sont pas des « êtres de papier » devenus des sculptures : leurs corps ont été momifiés et peuvent être vus dans un mausolée d'albâtre et de bronze. Et, en fait, contrairement à ce que dit la chanson, leurs mains ne se touchent pas, symbole d'un amour inachevé ou plutôt infini aux deux sens du terme. Les statues d'albâtre placées sous une voûte peinte de rinceaux dorés et blancs sur fond noir tendent leurs mains l'une vers l'autre et leurs visages sont légèrement tournés afin qu'au Jugement Dernier ils se voient en premier ; les deux momies reposent quant à elles dans les socles de marbre ajouré que soutiennent un ange de bronze pour Isabel et un lion pour Diego.

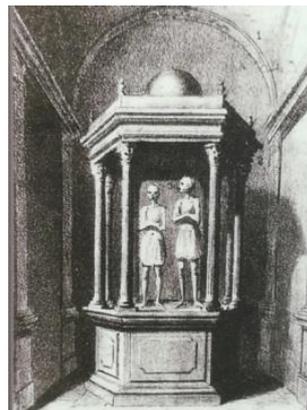


Les faits

Diego et Isabel s'aiment depuis l'enfance, mais, quand Diego demande la main d'Isabel à son père, celui-ci refuse leur mariage car il veut donner sa fille à un jeune homme de meilleure famille, Pédro Fernandez de Azagra, le riche seigneur d'Albarracín. Diego part donc guerroyer afin d'amasser honneur et fortune ; il participe à la *Reconquista* contre les Maures aux côtés de Pedro II d'Aragon et s'illustre à la bataille décisive de Las Navas de Tolosa en 1212. Il revient au bout de cinq ans, en 1217, comme cela a été conclu dans un pacte avec Isabel qui doit l'attendre, mais, à son retour, le jour où le délai de la promesse expire, il découvre dans une ville en liesse qu'elle a épousé Azagra le même jour, contrainte par son père et ne le voyant pas revenir après avoir appris d'un soldat qu'il aurait trouvé la mort à la bataille de Muret où il s'était joint aux Cathares. Il va la voir, désespéré, et lui demande le baiser promis à son départ, mais Isabel refuse car elle est mariée, et il tombe raide mort à ses côtés. Accablée de chagrin, Isabel entre dans l'église San Pedro où ont lieu les funérailles, elle embrasse le corps de son bien-aimé, son cœur défaille et elle tombe morte sur le cadavre de Diego. Les familles et le mari d'un jour sont tellement touchés par ce qui vient d'arriver qu'ils décident de les enterrer ensemble afin qu'ils ne soient plus jamais séparés.



On croit que ce sont leurs deux corps momifiés qui ont été retrouvés en 1555 dans la tombe des Marcilla, au sein du cloître de l'église San Pedro en rénovation ; en 1578, les deux corps ont été transférés dans la chapelle des saints Côme et Damien où on les voyait debout ; puis, très abimés, ils furent abrités dans un coffre et transférés dans une annexe de l'église San Pedro ; lors de la Guerre Civile, ils furent mis à l'abri dans un couvent des environs de Teruel.



C'est en 1955, pour le quatrième centenaire de la découverte des deux corps, que Juan de Ávalos y Garcia-Taborda (1911-2006) s'est proposé de réaliser le mausolée d'albâtre qui leur rend hommage depuis 2005. La Fondation des Amants de Teruel, *Las Bodas de Isabel de Segura*, créée en 1988, maintient la tradition et la diffuse autour d'une fête médiévale qui dure trois jours, le troisième vendredi de février après la Saint-Valentin, et attire des centaines de milliers de visiteurs, avec la reconstitution de l'histoire par plus d'une centaine de bénévoles costumés et en présence d'un public lui aussi costumé. À l'automne, le premier week-end d'octobre, depuis 2010, on célèbre, de façon théâtrale également, la promesse que se firent Diego et Isabel ainsi que le départ de Diego à la guerre. Bref, cette fête n'est pas seulement régionale ni nationale, elle est inscrite au réseau *Europe in Love* des villes célèbres par les histoires d'amour qu'elles ont abritées. Et pourtant...



L'heure de la déconstruction

Non celle du mausolée... du moins pas encore ! Mais celle de la légende fondée sur une histoire racontée. C'est le travail auquel se livrent aujourd'hui les wokistes, dans leur volonté de remettre en cause toute notre Histoire dans une équation bancale et meurtrière dont l'un des maîtres-mots est « féminicide ». Mais qui tue qui... ou quoi ?

Dans un article de *50-50 Magazine.fr*, Éva Mordacq, une de nos égéries de la déconstruction, a la dent dure, l'Adam dur même... pourrions-nous dire.

« Nulle n'est dupe », écrit-elle, et l'emploi du féminin nous alerte déjà, au lieu du masculin de l'expression qui est « Nul n'est dupe ». Selon elle, puisque ce n'est pas une légende mais une histoire vraie, il y a eu maquillage de l'une en l'autre, et l'histoire vraie, sans la moindre preuve avancée, ne peut être que celle-ci : « Aucun d'entre eux n'est mort de chagrin. La vérité [si je ne mens pas !], c'est probablement que Diego décide de se suicider et de l'emporter avec elle [l'auteur de l'article se trompe même de pronom, au lieu de « lui » attendu, à moins que l'intersectionnalité fasse intervenir ici une péripétie transgenre à propos de Diego !]. Il s'empoisonne alors en prenant soin de laisser suffisamment de poison sur ses lèvres pour également assassiner "son âme soeur". Il a

sûrement pensé "si je ne peux pas l'avoir, alors personne ne l'aura", avant de lui demander un dernier baiser. »

Notre néo-intellectuelle du XXI^e siècle rend son jugement qu'elle fonde sur ce qu'elle appelle elle-même une « hypothèse »... sans présomption d'innocence : « Il est facile de lire l'histoire comme étant celle d'un féminicide plutôt que celle d'un amour interdit. Diego de Marcilla a ôté la vie à Isabel de Segura, qui aurait parfaitement pu avoir un futur sans lui. Il devrait être connu comme un assassin possessif, pas comme un amoureux éperdu ». Et elle semble conclure, comme il fallait s'y attendre, en mélangeant les époques : « C'est précisément cette façon de cadrer une histoire qui normalise les violences conjugales et excuse les "crimes passionnels". »

Mais l'excès se nourrit d'excès et Éva Mordacq part dans une diatribe contre « le marketing de la romantisation », puisque la légende des amants donne lieu à des pâtisseries ou des souvenirs « de la victime et de son bourreau enlacés [il manquait encore l'écriture inclusive pour que tout soit réuni !] ». Et, lorsqu'elle commente le mausolée, elle ajoute qu'« il faut comprendre qu'Isabel a vu son propre cadavre être déplacé pour venir trouver son repos éternel aux côtés de l'homme qui l'a tuée ». « Quel romantisme. », conclut-elle, « mais les touristes choisissent de ne pas l'analyser, au risque de découvrir la sombre réalité derrière la légende. Réalité qui, c'est sûr, vendrait moins de rêves et de souvenirs. »

En guise d'épilogue... avec notre « déconstructionniste »

Elle prête à William Shakespeare, toujours sans la moindre preuve scientifique, qu'il s'est inspiré prétendument de ces faits réels pour écrire sa pièce *Romeo and Juliet*, et elle s'appuie sur ce que disent les habitants de Teruel fiers que leurs amants aient pu influencer le grand dramaturge ! Or, curieusement, son commentaire est d'une indulgence remarquable à l'égard de celui-ci : « L'histoire se finit avec un double suicide. Ce qui n'est pas beaucoup plus joyeux, mais qui a le mérite d'être basé sur des décisions individuelles et non sur le meurtre ! On peut reprocher à Roméo et Juliette de ne pas avoir su communiquer mais, au moins, aucun n'a attenté à la vie de l'autre. » Shakespeare n'expirera pas au moins sous ses condamnations.

Il est vrai que par les temps qui courent tout est dans tout et réciproquement, puisque la sociologue du CNRS Isabelle Veyrat-Masson, à propos du meurtre de Thomas à Crépol il y a un an, avait déclaré, au cours du magazine d'actualité 28 minutes sur ARTE, le 28 novembre 2023 : « J'ai été très frappée par la ressemblance entre ce fait divers et Roméo et Juliette (...) C'est un bal, dans lequel une famille déteste l'autre famille (...) Puis ce qui devait être au départ un petit truc sympa, provocateur, mais sans plus, est devenu quelque chose de gravissime. »

Teruel, Vérone, Crépol... c'est la même histoire qui se répète pour ces wokistes qui relativisent tout et pratiquent l'amalgame : le refus de distinguer les époques et les cultures pour criminaliser dans un sens et excuser dans l'autre. Il ne manquait qu'Isabel fût maure et l'on avait droit à un meurtre raciste... Mais il se pourrait bien, dans un pays marqué par l'occupation maure et Al-andalus puis la Reconquista, qu'elle le devienne un jour pour

introduire du racisé à la mode et réécrire l'histoire dans le sens que l'on veut donner à l'Histoire en la falsifiant idéologiquement.

Dans la halte d'octobre

Toi qui viens chaque soir
Emplir mon vaisselier
De toute la rondeur
Des pommes alignées,

Octobre ! et les canards
Et les foulques confuses
S'élèvent d'un brouillard
De roseaux et de muses

- À d'autres les affûts.
Moi j'ai la chambre obscure
Où serré sagement
Du cordon de la bure

J'éclaire, avec ma pipe
Et son bois allemand,
La musicale paix
D'un peu de papier blanc.

(Pupitre, Côté ouvert, p. 86)

René-Marie, Ernest, Paul et les autres : l'Académie et les artistes

Marc Ollivier



René-Marie Castaing

Dès les premiers temps, au sein de l'Académie de Béarn, aux côtés des politiques (Léon Bérard, Louis Barthou), des scientifiques (Charles Moureu, Jacques Doléris), des hommes de lettres (Pierre Lasserre, Tristan Derème, Joseph Peyré, l'Abbé Brémond, Simin Palay), figurent deux artistes, qui illustrent l'époque, René-Marie Castaing et Ernest Gabard.

Pour évoquer cette composante de l'Académie, à l'occasion de la commémoration de son centenaire, nous avons choisi de présenter au public ces figures palloises, en exposant quelques-unes de leurs œuvres, en y associant leur contemporain et ami Paul Mirat, reçu lui aussi, mais plus tard, dans notre compagnie.

Le développement de la vie artistique ne repose pas seulement sur la création ; la commande y prend une part déterminante. Sur ce plan aussi les membres de l'Académie de Béarn ont été actifs. Le cas du peintre René Morère nous en offre un bon exemple. Raymond Ritter ne se contente pas de le promouvoir par la plume ; il lui achète de nombreux tableaux, comme le font ses confrères, Georges Sabatier (qui en légua une dizaine au Musée des Beaux-Arts) et le docteur Lucien Cornet. Les portraits exposés portent témoignage de ce mécénat amical.

On ne saurait non plus trop souligner le rôle joué par Jean Cassou (reçu à l'Académie de Béarn en 1927). Membre du cabinet de Jean Zay en 1936, résistant, compagnon de la Libération, il est nommé à la tête du Musée National d'Art Moderne en 1946. A ce poste jusqu'en 1965, il prendra une part éminente à la constitution de collections qui font honneur à la muséologie française.

Nous avons intitulé l'exposition « René-Marie, Ernest, Paul et les autres » car les noms cités n'épuisent pas la liste des membres de notre académie qui ont déployé et déploient leurs talents

dans la sphère de l'esthétique. Nous pensons aux créateurs (le sculpteur Gaston de Luppé, le dessinateur humoristique Pierre-Henri Cami) ; aux historiens de l'art (Jean-Claude Lasserre, Lucienne Couet-Lannes, Françoise Legrand) ; aux conservateurs (Jean Robert, Léopold Bauby, Jacques Perot, Paul Mironneau) ; aux collectionneurs (Raymond Ritter, Jean-Jacques Lesgourgues) ; aux galeristes (Marie-José Bouscayrol) ... et l'énumération n'est sans doute pas exhaustive.

Précisons enfin que les œuvres présentées le sont à seule fin d'évoquer la mémoire de nos illustres confrères, et ne donnent qu'un aperçu succinct de leur production. Pour mesurer plus justement l'apport au patrimoine artistique palois de René-Marie Castaing, il faut évidemment voir et revoir ses peintures à l'église Saint-Magne de Bizanos (qui en font, selon Dominique Dussol, « une sorte de petite Chapelle Sixtine paloise ») ; à la Villa Saint-Basil's, l'*Histoire de Cendrillon* ; à la Préfecture, salle Louis-Barthou, la *Scène de Chasse au Temps des Albret* ; ou, pour ce qui est d'Ernest Gabard, ses fontaines et sa remarquable contribution au décor de Notre-Dame.

*

Organisée avec le concours du Musée des Beaux-Arts de la ville de Pau et de la Médiathèque André Labarrère, l'exposition se tiendra dans l'atrium de celle-ci, **du jeudi 21 au dimanche 24 novembre**.

Deux conférences seront prononcées dans l'auditorium les **21 et 22 (18 h)** : la première, intitulée *Trois figures du Pau Art Déco : René-Marie Castaing, Ernest Gabard, Paul Mirat*, le sera par Dominique Dussol, professeur d'histoire de l'art ; la seconde, *Paul Mirat, artiste béarnais*, par Paul Mirat.

Finances publiques : où va-t-on ?

Thierry Moulonguet



Photo Jocard crédits réservés

« Partons de la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen du 26 Aout 1789 . Celle - ci dans son article 14 pose que « Tous les citoyens ont le droit de constater , par eux-mêmes ou par leurs représentants, la nécessité de la contribution publique, de la consentir librement, d'en suivre l'emploi , et d'en déterminer la quotité, l'assiette , le recouvrement et la durée » et dans son article 15 que « La société a le droit de demander compte à tout agent public de son administration ». Aujourd'hui, le pays fait face à une dérive inédite de ses comptes publics : un déficit public supérieur à 6% du PIB, un endettement stratosphérique de 3150 milliards d'Euros, un besoin d'emprunter sur les marchés pour refinancer celle-ci supérieur à 300 milliards d'Euros (la France sera en 2025 certainement le premier emprunteur de la zone Euro) avec un service de la dette qui sera bientôt le premier budget de l'Etat , une perte de contrôle comme en témoigne par exemple le déficit de la Sécurité Sociale attendu cette année : 10,5 Milliards initialement programmés dans le budget-18 milliards selon les dernières prévisions . Ecoutons le constat dressé par le gouverneur de la Banque de France , François Villeroy de Galhau, : » comparé à nos voisins européens, nous avons le même modèle social , le même modèle de service public, mais cela nous coûte l'équivalent de 260 milliards d'Euros de plus que chez nos voisins « . La France est au sommet des classements mondiaux pour la dépense publique et les prélèvements fiscaux en pourcentage du PIB . Le risque aujourd'hui est de voir s'envoler le coût de la dette , le risque français étant maintenant évalué comme l'un des plus élevés de la zone Euro .

LE « PASS CULTURE »

Marc Bélit

**LE PASS CULTURE
POUR LES 15-17 ANS**

20€	pour les jeunes de 15 ans
30€	pour les jeunes de 16 ans
30€	pour les jeunes de 17 ans
et toujours 300€	à 18 ans.

3 DATES À RETENIR

10 JANVIER	Pour les jeunes de 17 ans Inscriptions à partir du 10 janvier
20 JANVIER	Pour les jeunes de 16 ans Inscriptions à partir du 20 janvier
31 JANVIER	Pour les jeunes de 15 ans Inscriptions à partir du 31 janvier.

Inscriptions sur l'application pass Culture avec les identifiants ÉduConnect de l'élève

Voilà une chose qui vous avait des airs de modernité il y a quelques années ; la grande idée culturelle du nouveau gouvernement de l'époque en 2019 n'était pas à l'effet d'en revenir au fondement du décret de 1959 établissant une politique de la culture en France, mais de trouver un gadget, qui puisse en quelque sorte dépoussiérer l'approche de la démocratisation culturelle jugée un peu vieillie et dévaluée. Aussi l'idée de relancer la politique culturelle des jeunes par la consommation en leur donnant l'argent de poche qui leur manquait, le tout estampillé dans un français de circonstance fit quand même lever le sourcil à quelques spécialistes de la question.

Le Pass culture, un de ces mots qui font moderne se présenta comme un efficace passeport pour la culture. Mais pourquoi alors ne pas l'appeler passeport ou « laisser passer » ou même lui donner le nom de cette clé qui ouvre toutes les portes et qu'on appelle le « passe », bien connu des concierges et des cambrioleurs. Voilà qui eut été bien venu. On ne spéculera pas là-dessus. Mais enfin on se rend compte que la polysémie de ce mot français est bien plus riche que ce Globish du diable ! Mais soit, on voulait une expression branchée et une terminologie qui aille avec et on l'eût.

On mit du temps cependant à le financer et à le mettre en œuvre, (n'avait-on pas imaginé un temps qu'il serait financé par le mécénat et les banques)? On peina à lui trouver un mode d'emploi adéquat, on tâtonna et on finit par le généraliser à tous.

Mais voici venu le temps d'en tirer les leçons et de l'adapter aux circonstances, aux avis et aux ambitions de l'actuelle ministre de la culture. Mieux vaut tard que jamais car le Pass

individuel on l'a vu, s'il n'a guère atteint ses buts de démocratisation des comportements culturels des jeunes, s'apparenta le plus souvent à un effet d'aubaine, teinté de démagogie et d'une confiance exagérée dans les comportements vertueux qui en portaient l'espoir.

L'argent de ce Pass offert à tous ceux qui avaient atteint 18 ans par une allocation de 300 € à dépenser en 24 mois était une belle opportunité. Cette somme qui donnait accès aux disques, aux livres, aux spectacles, au cinéma, à l'achat des biens physiques et numériques (dans ce cas limité à 100 €) aux sorties, aux activités artistiques et culturelles fut loin de couvrir l'éventail de toutes ces possibilités. Le choix se montra en effet plutôt concentré sur les loisirs électroniques, les livres de classe en effet et quant aux loisirs c'était plutôt les mangas qui dans leur grande majorité furent achetés par ce moyen. Quant au spectacle vivant, (théâtre, danse, concert), les statistiques, établirent qu'il n'intéressait pas plus de 1 % de jeunes, ce qui était très loin de l'objectif de départ.

En revanche, sur le plan collectif, le Pass ouvert dès la classe de quatrième et jusqu' à la terminale pour les sorties scolaires guidées pour les enseignants s'est avéré un incontestable succès, permettant de résoudre le problème numéro un de la sortie scolaire : d'abord le coût du trajet, ensuite, celui du spectacle. Ce secteur est une éclatante réussite et montre qu'en fait le choix des sorties culturelles, lorsqu'elles sont encadrées et facilitées économiquement est préférable au consumérisme individuel. On aurait pu s'en douter.

La Ministre de la culture veut réformer le système, mais avec cette idée persistante que ce sont les moyens et non le désir qui manquent aux jeunes pour se cultiver. On se demande à regarder les élèves autour des établissements scolaires et au nombre d'appareils électroniques dont la plupart sont équipés entre smartphones iPod, etc, si on ne se trompe pas encore lourdement.

Et si on avait le courage de reconnaître que cette idée d'un chemin culturel par la consommation n'était qu'une illusion de plus au mieux, ou un contresens au pire.

La Ministre de la culture ne le dira pas mais on sent pointer chez elle le doute, on sent bien à la question posée au sujet des enseignements artistiques, (tragiquement abandonnés par temps de disette, ensuite vertueusement repris pour être ensuite précarisés) que là est le centre de la question. La place de la culture à l'école depuis plus de 30 ans est le vrai serpent de mer de l'éducation artistique et culturelle. Que de discours vertueux et de proclamations définitives avons-nous entendu entre Ministres de l'Éducation nationale et de la Culture (le plus notoire fut le plan Lang/Tasca pour l'école entre 2000 et 2002). Qu'en est-il advenu ? Abandonné, bien sûr par la suite...

Qu'on nous permette un avis tranché. À l'heure où le budget de la nation est si difficile à boucler et où le budget de la culture est si contraint et amputé, les ressources non négligeables de ce Pass (un peu plus de 200 millions tout de même), ne seraient-ils pas plus utiles en étant fléchés sur le plan éducatif que sur le plan consumériste ?

Car en fin de compte, il y a deux missions régaliennes de l'État en matière de culture, qui ne souffrent pas la discussion : c'est l'entretien du patrimoine et la transmission des

références culturelles indispensables dès l'école, en harmonie avec le travail de l'instruction publique. Le reste venant par surcroît ; il ne manque pas en France, de dispositifs de politique culturelle menés par les collectivités locales et régionales ou territoriales pour cela. Encourageons donc la ministre à aller plus loin dans cette voie et à choisir l'efficacité plutôt que le symbole.

Puisque semble-t-il, elle et son administration en ont posé les termes justes, qu'ils aillent jusqu'au bout. La culture, comme le reste commence à l'école, et c'est là que se forme l'esprit, le goût et l'intelligence pour la vie. Voilà bien une évidence de bon sens que l'on a scrupule à rappeler tant elle coule de source.

Complexe d'infériorité, sentiment et « transfuge de classe »

Marie-Luce Cazamayou

Quand on est né au fond de la campagne béarnaise, on a très vite conscience que la vie dont on rêve sera ailleurs, et en particulier, pour tout ce qui touche la culture, l'art, et même la beauté, celle que les hommes ont créée. Le collège, le lycée offrent l'occasion de sortir du monde où on tourne pendant l'enfance et l'adolescence. Bien sûr à 13 ans, quand on arrive au CEG de la ville voisine avec des traces de chaîne de vélo sur les mollets, quand on doit lors d'une fête sortir de derrière la bâche verte de cette « 403 bâchée » véhicule dédié au travail, au lieu d'émerger élégamment, d'une honnête berline, on a des complexes d'infériorité. On aimerait mieux que son père ait une profession libérale au cœur d'une grande ville, que notre chambre soit meublée, comme celle de ma cousine d'Orthez d'un lit « cosy-corner », et qu'on ait la chance de monter sur le siège arrière du scooter Lambretta du cousin de Biarritz. Mais balader ainsi sa petite cousine de la campagne ne lui disait rien, évidemment, et je le comprenais.

L'œil de ma mère savait détecter ce qu'elle qualifiait de « honteux complexe ». Il ne fallait pas être orgueilleux, mais il fallait être fier de ce qu'on était. Le « transfuge de classe » était pour elle une occasion de rire ! C'est comme si, au lieu de faire de ce thème une étude intelligente et sociétale, elle traduisait ce phénomène avec une phrase dégradante pour celui ou celle qui le vivait : « Alors, Annie Ernaux, elle aurait voulu être née avec une petite cuillère en argent dans la bouche ? » Une autre expression montrait tout son mépris à propos des « gens qui veulent p... plus haut que leur c.. ». En revanche, elle ne tarissait pas d'éloges pour celui ou celle qui avait gravi les marches du succès par son travail, son instruction, ses compétences.

On n'avait à avoir aucune honte ni de son nom, ni de son lieu de naissance, ni du métier de ses parents. On n'avait qu'à se tenir droit et faire de son mieux. Elle nous chantait en piquant à la machine : « que souy paysa, rey de la terre... », (je suis paysan roi de la terre). Son père était métayer du château de Bugnein. Il avait un seul titre de gloire : pendant la guerre dans les tranchées, il avait ramené son capitaine blessé sur son dos et l'avait sauvé. Elle gardait précieusement la médaille militaire et la citation.

Ainsi, elle tenait la dragée haute à ceux qui venaient nous voir, parents de Paris en particulier, avec des « ah oui ? » un peu insolents quand elle sentait qu'ils cherchaient à l'impressionner. Sa volonté de se cultiver pour son plaisir à elle, et à mon père, a été, en partie, comblée avec l'arrivée de la télévision.

Aujourd'hui « regarder la télé » est devenu une « activité presque dégradante », tant on entend autour de nous des jeunes parents qui ne veulent pas la télé, ni des aménagements intérieurs où la télé serait dans la salle de séjour, ou dans la cuisine. La télévision, instrument de culture populaire, de culture de masse, doit être dans une pièce à part, pour éviter cette tentation dégradante de l'allumer et s'abaisser à la regarder... en grignotant !



La petite ado que j'étais, complexée, et sûre que ses parents étaient loin, à tous points de vue, de la civilisation, fut étonnée quand elle découvrit qu'ils appréciaient des émissions très ennuyeuses et de haute volée : Lecture pour tous, Cinq colonnes à la une. *Ils se mettaient même à parler de Max Pol Fouchet, ou de Pierre Desgraupes comme s'ils étaient de la famille. L'un aimait le premier, l'autre préférait le second, et moi, je ne rêvais que des émissions d'Albert Resnair qui animait Age tendre et tête de bois, où je retrouvais mes « idoles » Richard Antony, Françoise Hardy, ou le fameux Johnny. Pour l'anecdote, et parce que cela éveillera peut-être chez nos amis académiciens des souvenirs amusés, on attendait tous les soirs l'épisode de Janique Aimée, feuilleton qui passait à 19h40. Dès les premières notes du générique, Janique apparaissait sur son solex. Nous étions, sans qu'on nous le demande, autour de la table pour mettre le couvert avec une application inhabituelle. Il ne manquait rien. Nous avions, surtout moi, un œil sur Janique, un œil sur le dessous de plat, le pain, le vin, les serviettes etc... Les gestes ralentissaient au moment où ça devenait intense. Le jeune homme avait arrêté le solex, Janique souriait, il s'approchait d'elle, caressait ses cheveux, son foulard tombait, les visages heureux se rapprochaient... Coupé ! Plus de télé ! Plus d'âneries ! Maman élevait la voix : c'était quand même incroyable de voir des trucs pareils juste avant les informations de 8h. On ne rallumerait que si papa voulait voir les actualités. Bien sûr, on ne disait rien, et je ressens encore ce début de honte d'avoir pu apercevoir « la chose » qui allait arriver, devant ma mère et mes petits frère et sœurs.*

Un jour, je compris que mon père était un cadet, qu'il n'était pas destiné à reprendre le métier, ni la maison de mon grand-père. Il avait vécu à Paris à mon âge, il avait des cahiers avec de fameuses appréciations, il devait sortir la chienne de sa tante avant qu'elle ne se réveille. Il avait certainement vu la Tour Eiffel, ce qui augmenta son mérite dans ma tête de rêveuse, et il était allé à l'Opéra avec cette famille là-bas. Quel dommage que son frère aîné soit mort trop tôt ! Quel dommage qu'il ait été obligé de revenir dans ce village ! J'aurais été parisienne ! Cependant, cette idée m'effrayait. Comment cet être informe, mal coiffé et sans goût que me renvoyaient les glaces de la maison, aurait pu trouver sa place à Paris, alors que je ne la trouvais pas à Navarrenx ? Ah oui... j'ai connu tous les malheurs du complexe d'infériorité traité dans les livres de notre Prix Nobel. Cela m'a duré jusqu'à mon entrée en classe de 4^{ème}.

Et puis, j'ai éprouvé une certaine honte d'avoir éprouvé ce sentiment. Je n'ai pas eu besoin de me répéter que « tous les hommes (les humains, hommes et femmes) naissent

libres et égaux en droit ». Ce fut vite une évidence. Je supporte beaucoup moins bien, aujourd'hui, le sentiment qui va avec ce complexe d'infériorité, le regard pathétique posé sur ceux qui n'ont pas le privilège de l'argent, ni de la naissance, et ni de la culture. Je ne supporte pas la condescendance... J'en vois chez cet auteur, et chez beaucoup d'auteurs d'hier et d'aujourd'hui qui ont mis en évidence dans leur œuvre leur « vérité » sur le monde de la campagne. Mais il faut que je prenne garde à cette tentation : une petite lampe clignotante s'allume derrière mon front : attention, danger, wokisme ! Volonté insupportable d'éclairer le monde d'hier à la « lumière » d'aujourd'hui.

J'ai constaté, tout de même, qu'il n'y a pas, chez les grands, de condescendance dans leurs œuvres. Hugo prend le parti de Fantine dans les Misérables, victime de deux étudiants bourgeois qui lui laissent la facture salée du repas où elle était invitée, facture qu'elle paiera toute sa vie ; et Tolstoï, dans Maître et serviteur, raconte comment le maître, obstiné et affairiste, après tant d'erreurs, meurt dans la tempête de neige, et sauve son vieux cocher, en se couchant sur lui pour le réchauffer.

Mon chien humide près de moi

Colchiques cèpes et gibiers
Couleurs du temps des écoliers
– Et voici que sous la pluie fine
Il y a ce soir octobre entier
(Et du fond de sa pèlerine)
Qui vient me rendre à mes cahiers

Automnes du fond des années
Les grenats du faisán doré
Faisaient corps avec la cuisine

Automnes du fond des années
Aussi perdus dans leurs fumées
Qu'un petit lièvre à l'œil fané
Qui serait là, col renversé,
Et nos mains à le soupeser

Automnes du fond des années
Dont l'odeur brune est de civet.

LA QUINZAINES DU CENTENAIRE

Une quinzaine pour célébrer un Centenaire

Centenaire cette année, l'Académie de Béarn reflète le caractère singulier de son territoire où s'exprime tout à la fois une grande cohésion interne, un vif esprit d'indépendance, un attachement profond à ses modèles culturels et un goût prononcé pour la curiosité intellectuelle. Autrement dit « l'âme béarnaise ». Créée en 1924 pour mettre en valeur une élite béarnaise de littérateurs, artistes et savants, l'Académie de Béarn, avec l'appui de la ville de Pau, propose tout au long du mois de novembre plusieurs rendez-vous pour clore la célébration de son centenaire.

D'abord la présentation de son livre du centenaire qui décrypte quelque unes des profondes mutations qui ont traversé notre « petite patrie » depuis un siècle, et éclaire les personnalités des académiciennes et académiciens qui en ont été parfois les acteurs et toujours les observateurs attentifs. Ensuite la remise du premier prix *Marguerite de Navarre* de la nouvelle décerné à l'actrice et autrice Sophie Marceau, et encore une exposition des œuvres des artistes membres de l'Académie René-Marie Castaing, Ernest Gabard et Paul Mirat suivie de deux conférences. Puis deux conversations académiques qui éclaireront quelques figures intellectuelles et politiques de l'Académie Enfin un colloque académique sur « Le vin, signature du territoire », et la création mondiale d'une œuvre de musique contemporaine de Philippe Hersant par l'orchestre de Pau Pays de Béarn dirigé par Faycal Karoui.

L'AGENDA des séances publiques

Mercredi 20 novembre : Remise du prix Marguerite de Navarre au château de Pau à 18h et présentation du Livre du Centenaire. (sur invitation)

Jeudi 21 novembre : Ouverture de l'exposition « L'Académie et les artistes ». A 18h Conférence de Dominique Dussol « Trois figures du Pau Art-Déco : René-Marie Castaing, Ernest Gabard, Paul Mirat »

Vendredi 22 novembre : à 18h à la Médiathèque, conférence de Paul Mirat « Paul Mirat, un artiste béarnais » suivi du vernissage de l'exposition à 19h.

Samedi 23 novembre : Colloque à 9h30 à 17 h au Parlement de Navarre. « Le Vin, signature d'un territoire et d'un terroir »

Mardi 26 novembre : répétition générale du concert à 19h au foirail. (sur invitation)

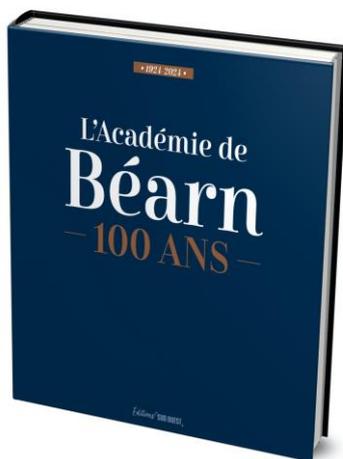
Mercredi 27 novembre : présentation du livre *L'Académie de Béarn - 100 ans* à 17 h à la Médiathèque.

Jeudi 28 novembre : « Figures fondatrices de l'Académie de Béarn ». Une conversation académique à 14h30 à 17 h à la médiathèque avec la participation de :

- Jean-François Bège « Les élites politiques à l'Académie »
- Philippe Dazet-Brun « Auguste Champetier de Ribes et le Béarn »
- Dr Georges Sabatier « Une passion académique »
- Éric Rey-Bèthbéder « Simin Palay, le patriarche de la langue béarnaise »
- Jacques Le Gall : « Gustave Schlumberger L'enfant de Pau envoûté par Byzance ».

Le livre du Centenaire

Profitant de son centenaire, l'Académie de Béarn décrypte dans ce livre quelques unes des profondes mutations qui ont traversé notre « petite patrie » depuis un siècle, et éclaire les personnalités des académiciennes et académiciens qui en ont été parfois les acteurs et toujours les observateurs attentifs. Trente auteurs, pour la plupart académiciennes et académiciens de Béarn, ont contribué à la rédaction de cette fresque dans laquelle est racontée la grande et la petite histoire de l'Académie de Béarn soucieuse à la fois de son passé et pleinement consciente de son présent. Sa devise, « Tradition et modernité », dit bien la nature de son ambition.



Présentation du Livre du Centenaire au Parlement de Navarre le 27 novembre et auparavant lors de la remise du Prix Marguerite de Navarre dans la salle des cents couverts au château le 20 novembre.

Le prix littéraire Marguerite de Navarre : Première édition 2024

Un premier prix littéraire décerné par l'Académie de Béarn pour son centenaire en 2024 – et appelé à s'inscrire durablement dans le vaste paysage des prix littéraires remis à leurs lauréats à l'automne, de façon annuelle –, ne pouvait pas ne pas être consacré à Marguerite de Navarre dont la marguerite est l'insigne qui distingue ses académiciens.

Depuis un siècle, l'Académie de Béarn a essayé, au fil de ses époques et de ses présidents, d'entretenir cette tradition académique de prix littéraires. Par exemple, entre 1996 et 1999, il a existé un Prix Académie de Béarn – Rotary Club de Pau Mais, aujourd'hui, l'année de son centenaire venue, l'Académie de Béarn a vocation à participer enfin pleinement au monde des lettres françaises, non seulement entre Nouvelle Aquitaine et Occitanie, avec celles de Bordeaux et de Toulouse, mais jusque dans le triangle d'or germanopratin de la Capitale, comme académie de province s'inscrivant dans le droit fil de la maison-mère, l'Académie française.

C'est pourquoi, à l'initiative de son président Marc Bélit, le Bureau de l'Académie de Béarn a décidé la création d'un prix littéraire pérenne, le prix Marguerite de Navarre, dont la responsabilité a été confiée à l'académicien Patrick Voisin, avec le soutien de Paule Constant de l'Académie Goncourt, qui honore l'Académie de Béarn en ayant accepté d'être présidente d'honneur du prix et du jury.

Le 1^{er} Grand Prix décerné à l'unanimité à Sophie Marceau

La première lauréate est donc Sophie Marceau actrice française renommée, mais aussi écrivaine. Après un premier roman paru 1996 (« Menteuse »), c'est « La Souterraine », son recueil de nouvelles et de poésies publié en 2023, qui a remporté les suffrages des académiciens béarnais. « Nous avons onze concurrents, tous publiés par de grands éditeurs français, mais aussi belges ou canadiens. Depuis janvier dernier, nous avons décortiqué leurs ouvrages et c'est Sophie Marceau qui a remporté, à l'unanimité, le prix », précise Patrick Voisin. Le prix complémentaire a pour sa part été attribué à la romancière Claire Castillon pour sa nouvelle « L'Orée du Parc », tirée de son recueil « L'Œil » (Gallimard, 2023), alors que le Belge Étienne Verhasselt s'est vu décerner le prix spécial du jury pour son recueil « Après l'Éternité » (Le Tripode, 2022).



Remise du prix Marguerite de Navarre au château de Pau le mercredi 20 novembre à 18h à la lauréate 2024 Sophie Marceau.

« L'Académie et les artistes »

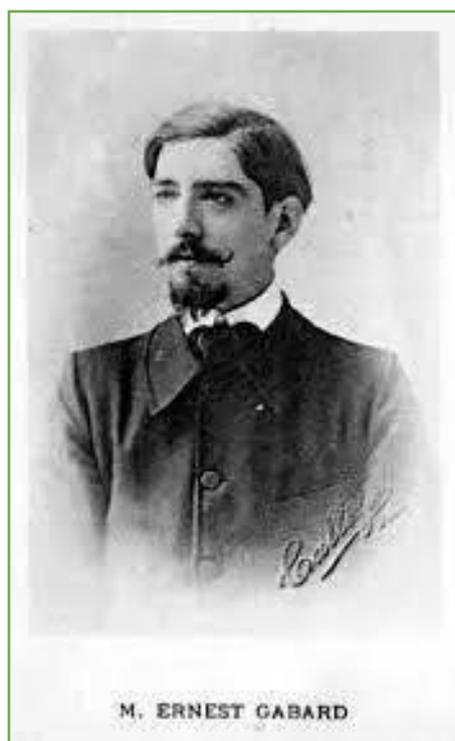
Parmi les premiers membres de l'Académie de Béarn, aux côtés des politiques (Bérard, Barthou), des scientifiques (Moureu, Doléris), des hommes de lettres (Lasserre, Derème, Peyré, Brémond, Palay), figurent deux artistes qui marquent l'époque : **René-Marie Castaing** et **Ernest Gabard**, rejoint ensuite par leur ami **Paul Mirat**.

Le développement de la vie artistique ne repose pas que sur la création ; la commande y prend une part déterminante. Sur ce plan aussi les membres de l'Académie furent actifs. Le cas de René Morère en fournit une bonne illustration : le peintre bénéficia du soutien et des achats de Raymond Ritter, Georges Sabatier, et du Docteur Cornet.

Enfin on ne saurait trop souligner le rôle joué par Jean Cassou (reçu à l'Académie en 1927) : à la tête du Musée National d'Art Moderne, de 1946 à 1965, il prit une part éminente à la constitution de collections qui font honneur à la muséologie française.

Pour illustrer et évoquer ce pan de l'activité de l'Académie, une exposition et deux conférences :

- **Exposition d'œuvres de René-Marie Castaing, d'Ernest Gabard, Paul Mirat, René Morère** à la médiathèque André Labarrère du 21 au 24 novembre 2024
- **Conférence de Dominique Dussol : « Trois figures du Pau Art-Déco : Castaing, Gabard, Mirat »** à la médiathèque André Labarrère le jeudi 21 novembre 2024 à 18 h
- **Conférence de Paul Mirat : « Paul Mirat, un artiste béarnais »** à la médiathèque André Labarrère le vendredi 22 novembre 2024 à 18 h



René-Marie Castaing



Paul Mirat

Le colloque du Centenaire

« Le Vin, signature d'un territoire et d'un terroir »

Planté au pied des Pyrénées, ou sur les collines à portée de vue de la montagne, le vignoble béarnais exprime un patrimoine vivant. Depuis des siècles, le travail des vigneronns a imprimé une profonde empreinte sur le patrimoine culturel, littéraire mais également gastronomique, paysager, architectural, et matériel du Béarn.

C'est donc tout naturellement que le thème « Vin, signature d'un territoire et d'un terroir » s'est imposé pour clore, par un temps de réflexion, l'année du centenaire de l'académie de Béarn.

Le samedi 23 novembre, à la fin des vendanges, l'Académie de Béarn organise un colloque qui mettra en valeur les liens puissants qui unissent les vins et les patrimoines des terroirs viticoles. Coordonné par Philippe Dazet-Brun, Étienne Lassailly et Patrick Voisin, ce colloque qui sera inauguré par Jean-Robert Pitte, Secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales et politiques – Institut de France, accueillera des communications des représentants des académies de La Rochelle, de Villefranche-sur-Saône, de Grenoble, d'Alsace, de Bordeaux, de Rouen, d'Angers, de Montauban. Des sujets aussi divers que « Ré, l'île du vin et du sel », « Le Beaujolais : géoparc mondial de l'Unesco », « Le Rhône et le vin », « La viticulture en Alsace, entre enjeux et héritages séculaires », « Montesquieu, la viticulture et le vin », « *le Vin*, stimulus identitaire de l'homme ? », « L'Anjou, terre à livres, terre à vins ». Ces conférenciers seront accompagnés par deux académiciens de Béarn, Olivier Donard, membre de l'Académie des sciences – Institut de France et Pierre Peyré, professeur émérite à l'Université de Pau et des Pays de l'Adour.

Samedi 23 novembre : Colloque à 9h30 à 17 h au Parlement de Navarre. Visite du château de Pau à 17h30. Cocktail au Palais Beaumont à 20h.



Vignoble de Cuqueron @Sirtaqui Cf. Office de Tourisme Cœur de Béarn

Création mondiale d'un concerto pour violon du compositeur Philippe Hersant

L'Académie de Béarn s'est associée à l'Orchestre de Pau Pays de Béarn et au Parvis-Scène nationale pour commander au compositeur Philippe Hersant une œuvre originale, un concerto pour violon.

Trois concerts exceptionnels de l'*Orchestre symphonique de Pau Pays de Béarn (OPPB)* placé sous la direction de Fayçal Karoui, les mercredi 27, vendredi 29 et samedi 30 novembre au Foirail, offriront deux révélations : d'abord une première mondiale avec la création du concerto pour violon de Philippe Hersant composé pour Liya Petrova et l'OPPB, en partenariat avec l'Académie de Béarn qui fête ses 100 ans, honorant le passage à Pau de Franz Liszt et son amour pour Caroline de Saint-Cricq. Le chef d'œuvre de jeunesse de Bizet, la *Symphonie en ut*, sera révélé au public longtemps après sa mort. Seconde révélation celle de l'amour dans toute son étendue dramatique et dans le sillage de *Così fan tutte*, avec le merveilleux *Pelléas et Mélisande*, comme un hommage à Fauré en cette année anniversaire.

La salle du Foirail ouvrira exceptionnellement ses portes le mardi 26 novembre pour la répétition générale du concert à 19h.

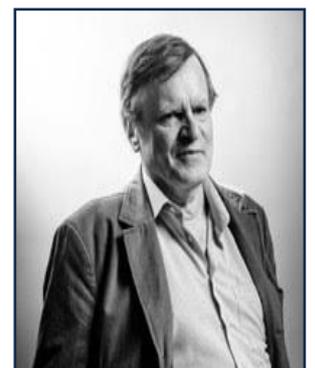
La violoniste Liya Petrova

Violoniste bulgare, Liya Petrova joue déjà en soliste à l'âge de six ans, reçoit le prix de la médaille Mozart à huit ans et est élue « Plus jeune artiste de l'UNESCO ». Liya Petrova est révélée sur la scène internationale lorsqu'elle remporte le Premier Prix au Concours international de violon Carl Nielsen au Danemark en 2016. Invitée de nombreux orchestres tels que l'Orchestre de Paris, le Royal Philharmonic Orchestra de Londres, l'Orchestre Symphonique d'Anvers, sous la baguette de chefs réputés, Liya Petrova a collaboré notamment avec Martha Argerich, Ivry Gitlis, Renaud Capuçon, Augustin Dumay, James Ehnes, Nicholas Angelich, Yuja Wang, et Gautier Capuçon dans de nombreux projets de musique de chambre.



Le compositeur Philippe Hersant

Le compositeur **Philippe Hersant** mène un cursus en lettres modernes à l'université de Paris-Nanterre et suit les classes d'écriture au **Conservatoire de Paris**. *C'est à 30 ans et à Rome qu'il commence véritablement à composer ce qu'il désire et élabore un langage personnel. D'abord attiré par l'orchestre, puis par l'écriture pour des formations de musique de chambre, il se tourne ensuite vers la voix.* Le catalogue des œuvres de Philippe Hersant reflète ses accointances avec la **littérature**, la **poésie** et le **théâtre**. Son langage implique **l'intégration de la musique de toutes les époques**, car il ne considère pas l'art comme divisé par périodes.

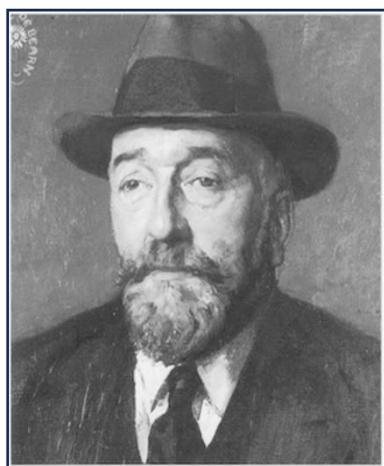


« Figures fondatrices de l'Académie de Béarn »

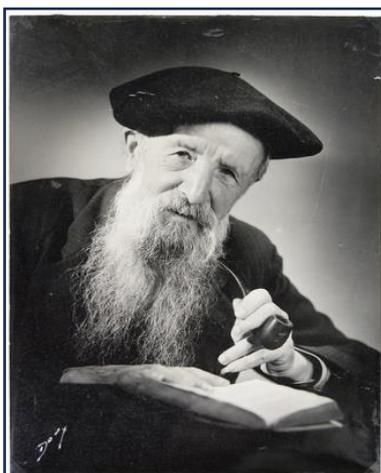
Concluant sa série de Rencontres Académiques dans les principales villes du Béarn d'où étaient originaires les figures fondatrices de la Compagnie, l'Académie de Béarn propose de redécouvrir quelques personnalités palaises parmi les plus marquantes de l'époque. Cinq portraits seront ainsi dressés par :

- Jean-François Bège « Les élites politiques à l'Académie »
- Philippe Dazet-Brun « Auguste Champetier de Ribes et le Béarn »
- Étienne Lassailly : « Dr Georges Sabatier, une passion académique »
- Éric Rey-Bèthbéder « Simin Palay, le patriarche de la langue béarnaise »
- Jacques Le Gall : « Gustave Schlumberger, l'enfant de Pau envouté par Byzance ».

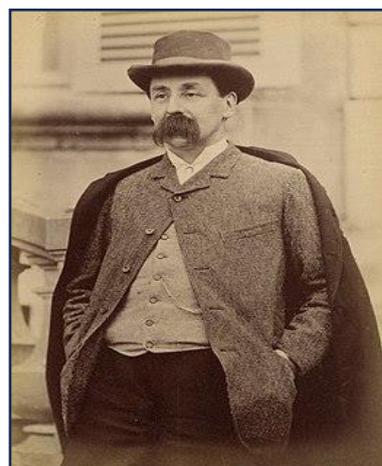
Jedi 28 novembre de 14 h 30 à 17h à la médiathèque André Labarrère à Pau



Georges Sabatier



Simin Palay



Jean Schlumberger



Léon Bérard



Auguste Champetier de Ribes



André Labarrère